

01. Une île sur l'estomac

Si vous voulez rigoler, braves gens, demandez donc aux vieux de la vieille ce qu'ils pensent de Jean-Marie Murmure, ci-devant photographe de presse à l'Agence Gerfaut, catastrophes en tout genre. Vous ne serez pas déçus, je vous le garantis : c'est un sujet brûlant et ma tête est mise à prix par les reporters sérieux qui jouent aux fléchettes sur ma photographie punaisée au mur.

Quand vous les aurez branchés sur le sujet, et après les premiers moments d'ébullition où ils vous postillonneront des giclées d'acide en prononçant mon nom, ils vous diront en ricanant que j'étais le pire photographe de la plus ringarde des agences de presse qui faisait ses choux gras des calamités du tiers-monde.

Sans excès de modestie, ils seront loin de la vérité : j'étais encore plus mauvais qu'ils n'auraient pu le concevoir. Ils rajouteront que mes faits d'armes se terminèrent dans un petit état au sud des Philippines, par un bide retentissant qui discrédita pour longtemps la profession. Entre nous, ils ont raison, il était temps que je sévisse dans un autre domaine !

En deux mots, voici la trajectoire de ce récit : c'est celle d'un missile de croisière pris dans un feu croisé de cupidité et d'égoïsme. En abscisse vous trouverez les exploits de votre serviteur dans un domaine nouveau pour lui où il pourra donner la juste mesure de sa fraîcheur : la maîtrise d'ouvrage d'un barrage cyclopéen. En ordonnée, le développement d'un projet politique dans la droite ligne de la pensée de Laurel et Hardy.

La trajectoire précitée est une fonction de l'une par rapport à l'autre. Elle admet pour dérivée première une poignante histoire d'amour et pour dérivée seconde de tumultueux rapports père-fils. Avec de temps en temps de jolies arabesques pour briser la monotonie du voyage : tant qu'à chevaucher un missile de croisière, au moins que celle-ci soit agréable et permette

d'effectuer des escapades à droite et à gauche, histoire de changer le point de vue, ce dont je ne me priverai pas.

D'aucuns me reprocheront de camper dans le cynisme et d'abuser de la dérision, mais comment faire autrement lorsqu'on n'a pas l'esprit assez vif pour éloigner les méchants et maîtriser les mauvais tours du destin. A chacun son truc pour trouver sa place ici-bas.

Pour en terminer avec cette métaphore balistique, il me reste à préciser l'espace dans lequel elle s'inscrit : entre les cent-soixante-cinquième et cent-soixante-dixième degrés Est et les dixième et quinzième degrés Sud, à l'Est de la Nouvelle-Guinée, entre le Nord du Vanuatu et le Sud des Iles Santa Cruz.

Lorsque j'eus terminé des exploits peu glorieux dans la région des Philippines, la compagnie pour laquelle je travaillais tira la chasse sur ma brillante carrière. Je fus aspiré par le tourbillon de la vie sans demander mon reste car, de mon côté, je n'avais pas de besoin plus pressant que de disparaître dans un conduit d'égout.

Si vous n'avez jamais été pris dans un coup de tabac de cet acabit, ne regrettez rien, il n'y a pas de honte à s'encalminer dans une vie pépère pourvu que vous en dégustiez chaque instant.

Car la vie est pleine de surprises et du jour au lendemain vous pouvez vous retrouver à marcher pieds nus dans des fougères sèches grouillantes de vipères rouges. Ce dont vous aurez besoin alors, à défaut d'une bonne paire de bottes, c'est d'un sacré bon carnet d'adresses, d'une disposition naturelle à jouer les pique-assiettes et de déménager à la cloche de bois. C'est cela qui distingue l'aventurier du vagabond.

Vous aurez besoin aussi d'une aptitude certaine à la mobilité, dont vous ne craignez pas d'abuser : le piège du traîne-savates, c'est de s'incruster dans le provisoire, de s'enraciner dans un squat ignoble, d'en faire un lieu supportable, pire : familier ! Avec la peur, bien naturelle au demeurant, de ne pas trouver un

autre point de chute, de s'en faire chasser et de finir aux assises pour une rixe de clochards.

C'est cela, l'aventure : vivre dans la précarité, avec assez de tripes pour ne pas le porter sur la figure. Et surtout, ne pas oublier que même si l'on n'est personne, on est quand même ce que les autres croient que nous sommes, du moins tant que cela dure. D'où la nécessité d'avoir un bon carnet d'adresse et de savoir filer sans prendre congé.

C'est dans cet état d'esprit que je débarquai à Bidon du petit hydravion qui faisait la navette à partir de Port-Vila, Vanuatu, une main devant, une main derrière. Ceux qui me virent arriver vous diront que j'en rajoute et que j'avais un sac de voyage avec moi. Cela prouve en tout cas que j'avais mis en pratique cet art de voyager que je préconise avec assez de bonheur pour les abuser.

En effet, ils n'ont pas tort, je ne suis pas arrivé tout nu, avec l'air égaré qui va avec. J'avais donc un sac de voyage mais c'était uniquement pour la frime : il était plein de linge sale.

Car, rien n'est plus suspect qu'un voyageur sans bagage. Il n'en faut pas plus aux douaniers pour vous soumettre aux rayons X, au scanner, au détecteur de mensonge et finir en vous enfilant une sonde anale jusqu'à la glotte pour savoir ce que cache cette provocante désinvolture.

Il faut les comprendre : un type qui n'a pas de malle-cabine à traîner n'a rien à perdre et conserve les mains libres pour pouvoir choper n'importe quoi. Ce qu'on peut attraper avec les mains, on n'a pas besoin d'échelle, c'est la profession de foi des vide-goussets. Mais si, en plus d'être sans bagage, vous affichez un air égaré d'émigrant, ce n'est même pas la peine de descendre de l'avion, vous serez parqué à part au premier contrôle de police.

Si vous ne connaissez pas Bidon, vous n'avez rien manqué. C'est à la fois l'île la plus septentrionale et la plus minable de

l'archipel du Vanuatu. C'est aussi la plus australe et la plus paumée de l'archipel des Salomon.

C'est un point tellement infime sur les cartes que lors de l'indépendance des Iles Ellice, des Salomon, des Fidji puis des Nouvelles-Hébrides, les cartographes la prirent pour une chiure de mouche et elle resta sur la touche. C'est à dire qu'elle resta la propriété de ses habitants. À mon avis, cette omission n'est sûrement pas imputable au seul mépris des cartographes car il est historique que cette île est restée sur l'estomac de tous les états qui essayèrent de l'ingurgiter, exactement comme un vulgaire Christmas pudding. Et je parle en connaisseur

Quand j'étais loupot, il m'est arrivé d'avoir pour prof d'anglais une Anglaise complètement anglophile qui avait voulu nous faire une surprise avant que nous nous quittions pour les vacances de Noël. Dans son dernier cours, tout en nous parlant anglais, ce que d'habitude nous supportions assez facilement, elle nous déballa une grosse bouse noire qui commença à semer la panique parmi les plus délutés.

Il fallait voir l'air gourmand avec lequel elle te nous exhibait la chose ! Je dois avouer que tant qu'il s'agissait de regarder nous n'avions rien à lui reprocher : de l'endroit où nous étions cela ne sentait rien.

Mais elle avait plus d'un tour dans son sac et elle en sortit une bouteille de rhum dont elle arrosa la motte avant d'y bouter le feu. Elle y allait un peu fort, je dois dire, car avec ces inhalations de rhum d'épicerie, nous n'étions pas loin de gerber. Il faut dire que nous étions jeunes encore, nous n'avions pas treize ans.

– Come on, disait la prof, it's delicious !

Alors, que voulez-vous, nous approchâmes. Il faut le comprendre, je le répète : nous étions jeunes. Chacun apporta son assiette en carton et nous nous mîmes à consommer l'objet. Nous n'avions pas lieu d'être soupçonneux envers une prof qui

s'était jusque-là comportée humainement en respectant les conventions de Genève.

Moi, en ce temps-là, j'étais vorace : j'ai englouti mon assiette d'un seul coup. D'ailleurs, quoique gommeux, c'était mangeable. Cela avait un peu la compacité d'une balle de golf, mais à part le goût du rhum, ça n'en avait aucun.

Je ne me souviens plus de l'état dans lequel étaient les autres quand elle en a eu fini avec nous, mais moi, en partant du collège, ça allait. Un peu lourdingue peut-être, mais calé.

C'est dans le métro que je me suis senti mal tout à coup. J'avais incubé pendant trois stations sans trop m'inquiéter de mon estomac qui semblait décupler et puis soudain j'ai senti mon visage devenir glacé, des gouttes de sueur me perler à la racine des cheveux, un sifflement me vriller dans les oreilles : je suis tombé dans les pommes.

Compatissants, les voyageurs m'ont fait asseoir près de la porte de communication du wagon pour avoir de l'air. Rentré chez moi, j'ai remis les choses à leur place et après avoir rendu aux chiottes ce qui leur appartenait, tout est rentré dans l'ordre. À cet âge on se remet vite.

Vous allez me dire : quel rapport entre mon indigestion de Christmas pudding et cette foutue île ! Il y en a un, comme vous le verrez dans ce récit : la goinfrie sociale, la quiétude digestive, la sédition intestinale, la fermentation souterraine et la gerbe finale.

Je vais vous donner maintenant une idée de ce à quoi ressemblait Bidon quand j'y ai débarqué, une main devant, une main derrière, avec pour tout bagage un sac plein de linge sale qui me battait les flancs sans savoir où j'allais mais en sachant tout de même ce que je cherchais.

En effet, je n'étais pas venu là par hasard, j'avais deux noms sur un torchon plié en quatre dans ma poche revolver :

Georges Gavalardo et Stanislas Draguélev, ainsi que l'endroit où les trouver. Le bar du Tricot-Rayé, à Bidon.

Ne voyez dans ce nom aucune allusion aux bagnards de jadis, ce n'est que celui d'un modeste serpent marin qui grouille dans ces contrées et qui est à Bidon ce que le kangourou est à l'Australie, le kiwi à la Nouvelle-Zélande, le kagou à la Nouvelle-Calédonie, le dodo à l'île Maurice et le loulou à la Poméranie.

Le chemin n'était guère long depuis le port jusqu'au bar du Tricot-Rayé : cinq minutes pour un flâneur paraplégique, à tout casser. Mais je n'étais pas pressé d'y arriver, tant j'avais le trac d'entrer en scène. Je ne pouvais pas non plus me permettre de montrer mon oisiveté, il n'y a rien de pire pour le moral !

Si vous commencez à reconnaître que vous êtes sans feu ni lieu, l'inquiétude va se mettre à vous ronger : où vais-je dormir ce soir, comment faire pour trouver un gîte etc... etc... Dès lors, le simple fait de vous pieuter va devenir une fin en soi, si bien que le premier squat venu fera l'affaire et vous vous y incrusterez par peur qu'on ne vous le prenne. C'est de cette manière qu'on finit par se contenter d'une poubelle et qu'on s'estime un sacré veinard de pouvoir s'y abriter de la pluie.

L'aventure, c'est un peu comme l'escalade, lorsqu'on est bloqué par le vertige sur une paroi verticale : ou bien on arrive à lâcher une main pour s'élancer vers une autre prise, ou bien on reste vissé où l'on est jusqu'à la fin des temps. Tous les varappeurs vous le confirmeront : il ne faut pas chercher une prise, il faut chercher à grimper. Ce qui signifie qu'il ne faut pas se crispier bêtement autour du complément d'objet direct mais qu'il faut chercher à conjuguer le verbe. Le salut est dans l'action, l'action est dans le verbe et le verbe est dans la tête. Encore faut-il savoir le conjuguer correctement et ne pas confondre la fin et les moyens.

Pour en revenir à ma situation et en finir avec ce sujet, qu'il y ait ou non un lit avec une paire de draps qui m'était destiné à Bidon, me ronger le foie n'avancait à rien. L'important, c'était ce bout de papier plié en quatre dans ma poche revolver.

Je faisais ce que je pouvais pour mettre en pratique la belle théorie que je viens de développer mais l'esprit est ardent et la chair est faible, tous les varappeurs vous le confirmeront. Je devais faire n'importe quoi sauf chercher un lit pour pieuter, alors je me mis à traverser Bidon en tous sens avec l'air du type surbooké qui ne sait plus où donner de la tête, ce qui me donnait quand même le temps de vous faire un petit cours d'histoire.

L'île de Bidon fut découverte par Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse le quatorze juillet mil sept cent quatre-vingt-huit. Comme il ne languissait pas d'aller se perdre corps et biens plus au Nord, sur l'îlot de Vanikoro, il avait pris le chemin des écoliers et le matin de ce même jour, un cri tomba de la vigie :

– Terre par bâbord avant !

Dans la lumière mauve de l'aurore tropicale, la double silhouette d'une île haute émergeait de la brume matinale. Une frange de cocotiers trahissait le frêle cordon d'un lagon qui se développait vers le sud à partir du pied des montagnes pour venir s'y refermer.

Les formes douces et généreuses de cette proéminence, se découpant sur le contre-jour du soleil levant, dressaient effrontément dans l'azur la fermeté d'une gorge de vahiné. Leurs pointes érigées, caressées par le souffle sucré du vent d'Est, exsudaient des nuées lactescentes, etc... etc...

En clair, cela signifie qu'il y avait des nuages d'origine orographique, blancs comme du lait au sommet des montagnes, ce qui est toujours le cas des îles tropicales.

Les pauvres matelots de la Boussole – c'était le nom du navire – ne fréquentaient jamais les filles des îles que de loin, lorsqu'on

approchait suffisamment des côtes pour les apercevoir, dansant nues sur la plage ou agenouillées dans des pirogues empanachées de tiarés, surchargées de cocos et de porcelets qui abordaient le navire lorsque le capitaine les laissait approcher, ce qui était rare. Mais jamais il ne les laissait monter à bord.

Il était sur ce point d'une prudence qui frisait la pruderie. Lorsqu'une expédition partait au ravitaillement, il veillait toujours à ce qu'elle fût composée des plus vieux et des plus débiles parmi les membres de l'équipage, de ceux qui avaient perdu toute illusion et qui n'auraient jamais songé refaire une carrière en désertant le bord.

En effet, ces hommes qui s'étaient laissé embarquer, n'avaient quitté l'Europe, marâtre sèche et froide, que pour connaître le bain d'une navigation au long cours : un équipage ne se dirige pas comme une troupe de boy-scouts et son ardeur à poursuivre la route s'entretient par la terreur et nullement par la réflexion de groupe.

Si bien que ces îles qu'on entrevoyait aux hasards des escales techniques sur l'océan et qui leur paraissaient accueillantes, fécondes et bienveillantes, n'étaient, pour le chef de l'expédition, que prétextes à débordements et désertions.

C'est au cours de l'expédition de ravitaillement envoyée vers cette île que le matelot Robert fut abandonné. Il fut le premier à mettre pied à terre et s'avança seul vers la ligne des cocotiers. Comme il se retournait vers la chaloupe pour faire signe à ses compagnons de le rejoindre, il eut la surprise de voir ceux-ci prendre le large en toute hâte afin d'échapper aux mélanésien qui avaient jailli des arbres et s'alignaient derrière lui.

Au lieu de le consommer, les indigènes l'accueillirent et le traitèrent avec humanité. Cela monta à la tête de notre homme qui n'avait connu une telle déférence que de la part des moindres subalternes et des souffre-douleurs de dernière classe auxquels il assimila ses bienfaiteurs.

– Ces primitifs doivent me prendre pour un officier – se dit-il – je serais bien niais d'essayer de les détromper !

Il s'installa donc, apportant avec lui les bienfaits de la syphilisation qu'il distribua avec générosité. Il fit souche, déterminant une dynastie de petits tyranneaux qui ennuya la population autochtone pendant quelques générations sous le nom pompeux des de Robert.

Il en reste encore une paire aujourd'hui, le frère et la sœur, qui finit de consumer une lignée misérable à la consanguinité scandaleuse dans une case pourrie, au fond de la forêt.

Au cours du dix-neuvième siècle, les Français s'installèrent sur l'île et celle-ci échappa par mégarde à l'instauration du condominium Franco-Britannique des Nouvelles-Hébrides au début du vingtième.

C'est sous le nom d'île aux Mamelles qu'elle fut connue sur les cartes, jusqu'à la guerre du Pacifique, lorsque les Américains, qui avaient fait de la Nouvelle-Calédonie un porte-avions stratégique pour leurs opérations militaires, donnèrent des noms de code à la con aux îlots de la Mélanésie sur lesquels ils stockaient des dépôts d'essence, pour leurs avions en panne sèche de retour de mission.

Voilà pourquoi l'île aux Mamelles devint Jerrican. Tout au moins pour les Américains car ce nom, qui ne se rapportait qu'à la fonction qu'on avait attribuée à l'île, heurtait l'amour des javanais immigrés pour leur nouvelle patrie.

Alors, comme le nom d'île aux Mamelles avait été proscrit par les Américains pour une question de sécurité militaire, ils javanisèrent celui-ci et lui donnèrent le nom qui désigne les mamelles en javanais oriental vulgaire, c'est à dire Bidong.

C'est par un glissement sémantique et phonétique que les Français installés sur place associèrent le nom de Bidong, mamelle en javanais, à celui de Jerrican, bidon en anglais.

En mil-neuf-cent-quarante-trois, l'île s'appela donc Bidon, ce qui satisfait les Javanais quant au sens, les Américains quant à la fonction et les Français qui s'en foutaient.

A ce point de l'histoire de Bidon les petits malins vont se demander comment faire atterrir des avions de chasse sur une paire de mamelles ou sur le mince cordon littoral du lagon !

Et en effet, c'est fort bien vu, ceux qui ne l'ont pas remarqué sont des niais : inutile de passer et repasser en rase-mottes dans l'échancrure du décolleté, vous n'y arriverez pas !

L'explication se trouve dans la destination que les Français donnèrent à l'île, durant le premier siècle d'occupation, et des transformations qu'ils y apportèrent. L'île servit de pénitencier pour les fortes têtes des pénitenciers de Nouvelle-Calédonie à qui ils firent combler le lagon qui se développait largement sur la partie sud de l'île : il fallait bien les occuper !

À ce propos, les scientifiques s'interrogent avec perplexité : en toute logique, ils auraient dû quasiment raser les Mamelles pour y parvenir. Le lagon était-il exceptionnellement peu profond ou bien importa-t-on des cailloux d'ailleurs ?

La seconde hypothèse n'est pas plus invraisemblable que la première sachant quels travaux stupides on faisait faire aux bagnards. Quoi qu'il en soit, c'est sur l'extrême platitude de ce lagon fraîchement comblé que se posaient les chasseurs US à court de carburant.

L'arrivée des bagnards relégua un temps les deux tribus mélanésiennes sur la mamelle orientale, les prisonniers se cantonnant sur la mamelle ouest, moins exposée aux vents alizés. Mais avec la fermeture du bagne à la fin de la seconde guerre mondiale, la tribu de l'ouest réinvestit la mamelle abandonnée, les arrivants tardifs se regroupant à Bidon, la seule ville, et dans ses environs.

La frange maritime étant cependant plus hospitalière que l'intérieur de la plaine, il s'y développa de plus en plus, à partir

de Bidon, un habitat côtier très varié, allant de la case en tôle ondulée à la villa cossue avec plage privée en corail broyé.

En ce qui concerne les Japonais, Australiens, Néo-Zélandais et autres Américains, les raisons qui les attirent comme des mouches vers Bidon peuvent laisser perplexe. Il est certain que seule la précarité des moyens d'accès en limite l'afflux. En réalité, ils viennent y chercher une image répandue de la France : celle d'un vaste lupanar.

Les étrangers pensent que les Français sont des beaufs crasseux, lâches et râleurs qui passent leur temps à tromper leur femme. Mais il y a dans tout jugement lapidaire une part d'exagération : les Français ne sont pas aussi volages qu'on le dit.

Vous allez penser que les touristes sont déçus quand ils voient que ces dépravations ne dépassent pas le loto, les poils sous les bras, les dents en vrac, la bedaine flasque et la délation anonyme. Erreur ! Vous seriez étonnés de les entendre raconter leurs souvenirs de voyages : vous mettez un moment pour comprendre de quel pays ils parlent.

Tenez, j'ai voyagé un jour avec un jeune étudiant Néo-Zélandais qui entrait dans une université californienne comme arrière-défensif, je crois. Vous ne pouvez pas imaginer la joie qu'il éprouvait à faire le voyage d'Auckland à San Francisco sur une ligne française.

En effet, à l'époque, le service avait une tout autre allure. Mais ce n'était pas ça qui l'impressionnait. Il n'avait d'yeux que pour les hôtesse comme s'il pensait que l'érotisme aéronautique faisait partie du service à bord.

Nous conversâmes : dans son idée, pour résumer, outre leur admiration secrète pour les thèses nazies dont le seul défaut était d'avoir été proférées par un Boche, tous les Français avaient une ou deux maîtresses en plus de leur légitime. J'avais beau essayer de le détromper sur ce dernier point, il n'en démordait pas.

Le voyage se passant, il devenait de plus en plus nerveux. Comme nous remontions le temps de mercredi à mardi entre Auckland et Papeete et que tous les voyageurs dormaient, je me levai pour aller boire un verre de jus d'orange à l'office.

Une hôtesse arriva et, pour que la lumière ne gênât pas les dormeurs, elle tira le rideau sur nous et me servit à boire. Revenant vers ma place, je vis mon zigoto faire des bonds de wallaby sur son siège en se démanchant le cou pour me dévisager.

– Did you fuck her ? – me demanda-t-il en zélandais nouveau tandis que je m'asseyais.

Evidemment, devant une telle incongruité je restai muet et je m'apprêtai à me rendormir. Mais c'est qu'il ne l'entendait pas de cette oreille, le bougre, le voilà qui me chope par l'épaule en me secouant.

– Dis-moi comment tu fais, mec, dis-le-moi !

Agacé, je l'envoyai chier.

– Sale collabo de français – hurla-t-il dans son langage – garde ton secret, tu vas voir comment fait un Kiwi !

Et le voilà qui se précipite vers l'office en gigotant des miches pour retirer son blue-jean trop moulant. Vous imaginez le scandale ! Il fallut que le steward et le copilote le ramenassent manu militari en le menaçant de le menotter pour qu'il se tînt tranquille. Il finit le voyage en boudant dans son coin, sans m'adresser la parole.

Eh bien ce type, je suis sûr qu'il en a gardé un souvenir ému et qu'il en fait encore des gorges chaudes, de son voyage sur une French Airline ! Ce qui prouve que j'ai raison en ce qui concerne ce que je disais plus haut.

Alors ne vous demandez plus ce qui attire les étrangers à Bidon : dès qu'ils arrivent, c'est l'hallali. Ne vous imaginez pas que leurs assauts inassouvis leur remettent les idées en place : bien au contraire, puisqu'ils y reviennent.

Vous allez vous dire que j'ai une dent spécialement contre les étrangers des antipodes, il n'en est rien. La preuve, c'est que je peux vous en dire autant des Français : j'en ai connu un, friand de dépravations exotiques, qui ne se lassait pas de me décrire ses divines nuits d'amour cochinchinoises dont sa séduction naturelle tirait gloire alors que, pour tout préliminaire amoureux, il n'avait fait que glisser sa carte bancaire dans la fente.

Je suis sûr que les Lolita tonkinoises qui, à l'en croire, imploreraient ses faveurs, n'étaient qu'une chiourme de pauvres gaminottes payées à la pièce. Voire, de vieilles façonnières édentées car, quoique vacciné et assuré à Mondial Assistance, il avait peur de se faire mordre. Mais l'imagination avait fait le reste.

Ceci est un exemple extrême, sans aucun doute, mais destiné à vous montrer qu'entre touriste et micheton, la différence est mince et que l'un comme l'autre ne prennent leur pied que dans la sécurité du faux-semblant. Vous remarquerez aussi à cette occasion que j'ai prouvé qu'une chose était vraie en démontrant qu'elle n'était pas la seule à être fausse.

Pour donner un exemple, n'est-il pas constant que les reproches qu'on adresse à la misogynie d'un gazier sont moins affûtés dès lors qu'il peut faire la preuve d'une égale misanthropie ? Une affaire de parité, en quelque sorte.

Pour en revenir à Bidon, ce n'était pas une ville désagréable, loin de là. Les rues y étaient gaies et animées. Dès qu'elles prenaient quelque largeur, elles étaient ombragées d'arbres qui conduisaient le glandeur nonchalant vers des places langoureuses où la verdure, bien que domestiquée, bouillonnait. Les maisons, modestes en général, étaient plutôt jolies et le passant ahuri errait le long de l'ombre luxuriante des varangles où il aurait bien voulu se glisser, s'asseoir et boire un coup bien frais, les pieds dans un baquet d'eau parfumée.

Au lieu de quoi, j'arpentais les rues de Bidon avec un sac plein de linge sale qui me battait les flancs, sans un kopeck, juste un

petit bout de papier plié en quatre dans ma poche revolver avec
deux noms dessus.